

VERS LE POLE

Par FRIDTJOF NANSEN

(Suite)

Aussitôt que Johansen en a fini avec les chiens, les divers ustensiles de cuisine sont apportés sous la tente, le lit-sac est étendu et la porte soigneusement close. Tout de suite, les deux compagnons se glissent dans le sac pour dégeler leurs effets. Pendant le jour, les exhalaisons humides du corps se sont condensées dans les étoffes. Chaque vêtement extérieur est devenu aussi dur qu'une pièce d'armure. A chaque mouvement ils craquent, et si on pouvait les quitter, ils se tiendraient debout. La manche gelée du paletot de Nansen lui fit bientôt aux poignets de profondes écorchures, dont l'une atteignit presque l'os et ne guérit pas avant l'été ; il en gardera la cicatrice toute sa vie.

Dans le sac, lentement, les vêtements s'assouplissent en dégelant. Mais Nansen et Johansen dépensent ainsi beaucoup de leur chaleur naturelle. Ils se pelotonnent dans le sac, et leurs dents claquent durant une heure avant qu'ils sentent de nouveau en eux un peu d'indispensable chaleur. Enfin la glace qui solidifiait leurs effets est complètement fondue, mais ils demeurent humides : au sortir du sac, le lendemain, ils durciront de

nous nous sentons si fatigués que nous donnerions quoi que ce fût pour rentrer dans le sac, et dormir vingt-quatre heures de plus... Mais il faut marcher, marcher vers le nord, toujours vers le nord. Notre toilette faite, nous devons aller dans la neige remettre en ordre la charge des traîneaux, débrouiller les rênes et les harnais des chiens, les atteler. Et puis, en route ! Je vais devant, avec mes ski, suivi de mon traîneau. Il faut exciter sans trêve les chiens, les frapper, être cruel avec eux. Cela fait saigner le cœur ; mais nous détournons les yeux et nous nous endurcissons en raisonnant. Il est nécessaire d'être sans merci. A notre but tout doit être sacrifié, et la pitié doit faire place à l'égoïsme...

"Vendredi, 29 mars.—... Oh ! cet éternel démêlage des rênes que les chiens, dans leurs bonds désordonnés, emmêlent comme à plaisir ! Oh ! ces inextricables écheveaux et les infernales complications des nœuds que font sans cesse les maudites bêtes !... Par cette température, avec des mains gelées, presque pelées, c'est un travail terrible.

"Hier soir, la température s'est élevée à -34° : nous avons eu, dans le sac, la meilleure nuit que nous ayons eue depuis longtemps... Une observation de méridienne que j'ai faite aujourd'hui ne nous met qu'à $85^{\circ} 30'$. Je n'y comprends rien ; nous devrions être à 86° : j'ai dû commettre une erreur..."

LE POLE INACCESSIBLE

Le 30 mars, la situation se gâte tout à fait. Le thermomètre est redescendu à -43° et l'oppression du froid recommence. Après avoir fait route pendant quelques heures sur une glace unie, à laquelle ils ne sont plus habitués, Nansen et Johansen sont arrêtés tout à coup par d'effroyables amoncellements de glaçons. Les chiens culbutent dans des crevasses ; un des traîneaux les suit et, pour le relever, il faut le décharger entièrement. La fin de la journée se passe à lutter ainsi sans avancer. "Si nous n'avions pas, le soir, la chaleur du sac pour nous réconforter, ce serait à désespérer."

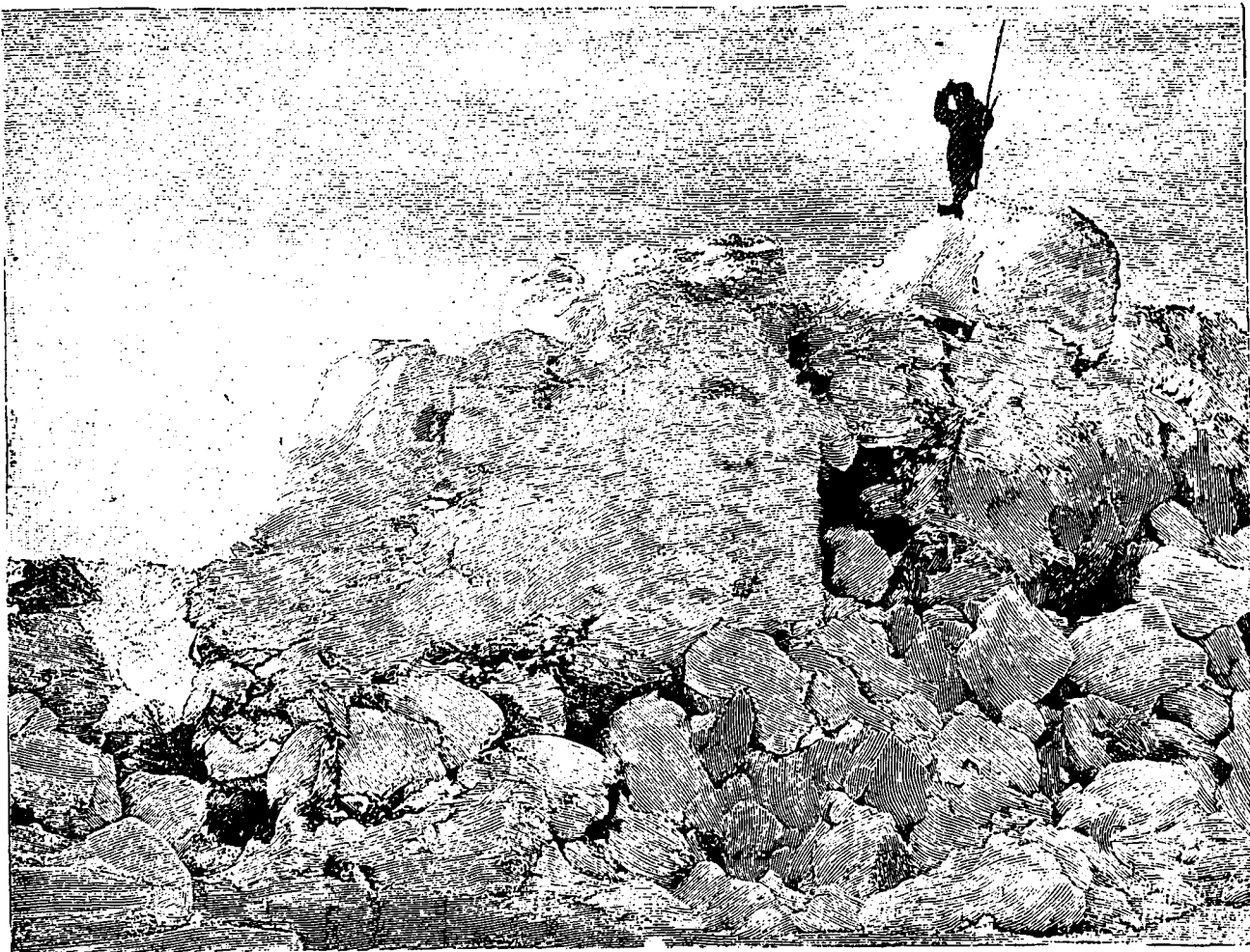
Pourtant la journée du lendemain, 31 mars, s'annonce bien. Le temps a changé ; le vent souffle du sud et le thermomètre est à -30° ,... une température d'été polaire ! malheureusement, alors que les deux hommes et les chiens marchaient d'un bon pas sur une glace passable, soudain une fissure s'ouvre devant le premier attelage. Le traîneau de Nansen a juste le temps de la traverser, pendant qu'elle est encore étroite. Mais au moment où Johansen se dispose à la franchir à son tour, elle s'élargit, un morceau de glace cède sous lui et il tombe les jambes dans l'eau. Nansen avec un traîneau est d'un côté, Johansen, les jambes mouillées, déjà gelées, est de l'autre avec les deux autres traîneaux, et entre eux la largeur de la crevasse augmente de plus en plus. Impossible de se servir des kayaks, qui ont été troués pendant la marche accidentée des journées précédentes. La situation ne laisse pas d'être critique. Enfin, après d'assez longues recherches, un passage est découvert. Il était temps pour Johansen que la tente pût être dressée et le lit-sac préparé : ses deux jambes n'étaient plus que deux piliers de glace compacte.

"Mardi, 1^{er} avril.—Il est impossible de rien distinguer dans le brouillard. Creux et reliefs, tout est blanc. De minces couches de neige masquent les interstices des glaçons. On pose le pied sans méfiance et l'on tombe, la jambe prise dans une crevasse : c'est merveille que l'on s'en tire sans fracture.

"Pour reconnaître un passage praticable, il faut se porter en avant, parfois à une grande distance, chercher dans une direction, puis dans une autre, et retourner vers les traîneaux pour repartir avec eux : on fait ainsi trois et quatre fois le même chemin. Hier, quand nous avons fait halte, j'étais exténué.

"La glace semble devenir de plus en plus mauvaise et je me demande s'il est sage d'aller au nord trop longtemps.

"Mercredi, 2^e avril.—... Un second chien, Russen, a été tué. La chair



AU SOMMET D'UN HUMMOCK.

nouveau. Il ne peut être question de les sécher tant que durera ce froid excessif.

Nansen, comme cuisinier, est obligé de se tenir à peu près éveillé pour surveiller les opérations culinaires. Johansen somnole à son côté. Dormir et manger, à cela se résument pour eux toutes les joies de l'existence.

Lobsouse, fiskegratin ou soupe, le dîner est toujours délicieux. La journée s'est passée à attendre et à désirer l'heure du repas.

Quelquefois cependant, ils sont si harassés que leurs yeux se ferment, que la main s'arrête en route, entre l'écuelle et la bouche, et retombe inanimée, et que la nourriture se répand sur le sac. Le dîner avalé, les voyageurs se permettent un petit *extra* : de l'eau chaude, aussi chaude que le palais et le gosier peuvent la supporter, dans laquelle un peu de lait pulvérisé a été dissous. Cela a presque le goût du lait bouilli et est très réconfortant : on se sent, dit Nansen, réchauffé de la tête aux pieds...

"Puis, continue-t-il, nous nous renfonçons dans le sac, nous le bouclons soigneusement par-dessus nos têtes, nous nous couchons l'un contre l'autre, et nous dormons aussitôt du sommeil du juste. Mais, jusque dans nos rêves, nous poursuivons notre marche pénible et ininterrompue, vers le nord toujours, menaçant les chiens et nous impatientant de la lenteur des traîneaux ; et souvent je suis réveillé par Johansen qui, dans son sommeil, invective Pan, Barrabas ou Klapperslangen : "Allez donc, diables de chiens que vous êtes ! Allez donc, brutes ! Sass ! Sass !" et autres jurons qu'il est plus difficile de répéter.

"Le matin, nous déjeunons de bouillie d'avoine ou de chocolat, nous rédigeons nos notes et nous pensons à nous mettre en route. Que de fois